

« Les trois grâces »

André Ducharme

Number 24 (3), 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29483ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ducharme, A. (1982). Review of [« Les trois grâces »]. *Jeu*, (24), 122–123.

texte de la passion vécue et racontée en progression. *Fêtes d'automne* met en scène une écriture, un être qui s'écrit et qui se construit dans et par l'écriture. « Le personnage, individualisé par la transposition dans le langage, par l'acte de création du dramaturge, devient, parce qu'il est hérétique — plus précisément — « anomique », la matrice d'une expérience possible, virtuelle. »⁴ Joa, en écrivant son propre texte, en voulant assumer sa propre création, ne fait pas concurrence à Dieu, mais s'associe plutôt à lui, se fait artiste-dieu.

Avec *Fêtes d'automne*, Normand Chaurrette parle du besoin d'aller aux sources, de la foi et de la passion. Sa parole est pleine de désir et de fascination. Son texte est impénétrable comme le mystère de Dieu. *Fêtes d'automne*, c'est la grâce d'aller plus avant à chaque mot, plus nu, en nommant un peu plus le sujet qui nous figure.

« La nostalgie n'est pas celle du Dieu qui nous manque, c'est la nostalgie de nous-mêmes qui ne sommes pas suffisamment; nous ressentons le manque de notre grandeur inatteignable — mon actualité inatteignable est mon paradis perdu ».

Clarice Lispector, *la Passion selon G.H.*

stéphane lépine

« les trois grâces »

Pièce de Francine Ruel, d'après une idée originale de Manon Gauthier, et avec la collaboration de France Arbour, Manon Gauthier et Mireille Thibault. Montréal, Leméac, coll. « Théâtre », n° 109, 1982, 104 p. Superbes photos de Francisco.

Je n'ai pas aimé *les Trois Grâces* à la scène. Je n'insisterai pas sur les raisons — nombreuses — indépendantes de la volonté de l'auteure, mais je lui en imputerai au moins une, fondamentale: le texte. Non pas qu'il fût monstrueux, débile ou inconsistant: il stagnait sur le plateau paré, comme on l'a beaucoup dit, de ses plus beaux atours. Hélas! cette esthétique de la production, ce lyrisme même, accusait, par moments, l'appesantissement et le narcissisme de la mise en scène, la grosseur de l'interprétation et les trous de l'écriture. Une pièce de théâtre devrait avoir comme mission — comme évidence! — de pouvoir traverser la scène. Je soupçonne



4. Jean Duvignaud, *la Tragédie grecque*, Louvain, Renaissance du livre, 1978, p. 10.

Francine Ruel de privilégier le public lecteur. Car, malgré quelques passages d'humour et d'émotion bienvenus, le texte mis en chair ne m'a nullement convaincu.

J'avais hâte d'inviter l'oeuvre toute seule, toute nue, sans corset, à un tête-à-tête. La lecture ne me l'a pas rendue extraordinaire, mais elle est devenue moins criarde, mieux articulée, plus fine. Je ne discuterai pas de la symbolique de la pièce; Normand Chaurette, le préfacier, s'y emploie à page joie. Il en fait un gentil, et pertinent, décryptage, scrute la scène capitale du repas, s'attarde au cérémonial, déballe ses commentaires laudatifs, ouvre l'oeuvre à de multiples interprétations, etc. Une étude fouillée quoi!

Dame Jeanne, sa fille Grâce et sa bru Rose, réfugiées sous « la grosse femme du cirque », robe-tente au mât de laquelle elles montent chacune leur tour appâter la clientèle, offrent leur corps-violoncelle pour quelques sous. Assis du côté des voyeurs, un assidu petit monsieur (merveilleux Robert Daviau à la représentation), être également à part, fera éclater la cellule familiale: Grâce pétera sa coquille et ira voir ailleurs, Rose, la *mangeuse d'hommes*, se donnera à l'amour, et la *mère-poubelle* se retrouvera trop pleine et très seule. Résumé forcément injuste d'un texte qui embrasse toutes les marginalités.

Thème intéressant, sujet exaltant... traitement hésitant. Et quelle valse de ton! Entre les phrases directes et touchantes, « Des fois je suis tannée d'être grosse... » (p. 58), l'auteure nous (se?) tartine quelques galettes de pseudo-poésie échevelée, bien moulées, mais inefficaces à la scène et indigestes à la lecture. Une tirade de Grâce (p. 89) illustre le langage antithéâtral que pratique volontiers Francine Ruel. Prêts?

« Ah, Rose!
Ta peau en drap blanc
De couche chaude
Sera ton linceul sans lumière
Rose, ta peau transparente verra
Couler les veines de ta dernière nuit
Ah, Rose!
Ton rire, enivrance des déboulements
De colline les matins de neige
Sera l'Everest à jamais fondu... »

Cette virtuosité me laisse tout à fait froid. À ce style vasouilleux, désincarné et finalement exsangue, je préfère la fragilité du propos à plate terre, cousu de références qu'atteste, par exemple, le monologue de Grâce (p. 54): « Moi... ma mère (...) c'est un lit (...) c'est un caramel chaud, collant, sucré (...) c'est de la plasticine... » Voilà du concret, du punché, du vrai. Autant Grâce m'est proche et sympathique quand elle me parle simplement — je ne dis pas nounouement —, autant je lui laisse faire son *trip* lorsqu'elle annonce, entre autres prouesses, « J'ai léché le ciel jusqu'à satiété... » (p. 67). Là, elle devient floue, artificielle.

*Les Trois Grâce*s en vrac: des personnages imprécis aux humeurs et aux comportements pas toujours justifiés, des développements précipités et prévisibles, une écriture de surface, souvent grandiloquente, des messages soulignés... Presque soporifique à la représentation, l'histoire de la maman baleine apparaît ici dense et signifiante. Mais cette baleine ne fait pas le poids, et malgré les nombreuses avenues qu'elle veut explorer, la pièce reste mince. Le sujet, passionnant, demeure entier. Quant à Francine Ruel, elle n'a pas dit sa dernière pièce...

andré ducharme